

Réponse à la justification de Maximilien Robespierre, adressée à Jérôme Pétion,  
par Olympe de Gouges.

Modèle des philosophes, homme simple et vertueux, que j'ai pu soupçonner un instant, pardonnez mon erreur ; elle ne fut que passagère. La journée du 10, à qui nous devons tous et le rapprochement des cœurs et des esprits, et la connaissance des perfidies d'un roi trop longtemps soutenu par la crédulité des bons citoyens, m'a dessillé les yeux ;

Vous m'avez appris, par la douce morale qui règne dans votre discours, sur la nécessité à laquelle on vous a réduit de prononcer votre opinion, à réprimer en moi ces mouvements d'exaltation dont une âme sensible devrait toujours se défier, et dont les factieux peuls savent si bien tirer parti. Le véritable amour de la patrie commande ce calme, cette douceur civique, qui règnent dans vos écrits, et qui portent dans toutes les âmes les impressions touchantes de la vertu. J'avais donc bien su vous connaître !

Heureuse si dans l'ouvrage dramatique de la journée du 10, que je vais produire au grand jour de la représentation, je parvenais à rendre ce grand caractère que vous avez déployé dans les circonstances les plus terribles ! Heureuse si les accents de votre morale si douce et si pure, éloigne le peuple des agitateurs qui l'égarer sur ses plus chers intérêts ! Plus heureuse encore si le titre que j'ai donné à cette pièce, de *la France sauvée*, est le présage de la gloire de cette république et de ses destinées, Mais hélas ! vous le savez, vertueux républicain : si les Français se divisent encore, jamais je ne verrais l'accomplissement de mon ouvrage, et vous, celui de vos travaux.

Je sais que vous n'approuverez pas quelques expressions fortement prononcées contre Maximilien Robespierre ; c'est un de ces *jets* que je n'ai jamais pu retenir, quand j'ai cru voir la chose publique en danger. Mais à travers la chaleur des idées, vous y trouverez le retour d'une âme bienfaisante qui servirait de bouclier aux conspirateurs, si le fer des assassins se tournait contre eux. Telle est la base de mon caractère que tout le monde connaît.

Robespierre ! tu viens de m'édifier ; tu nous apprends que tu as renoncé à la juste vengeance du droit que tu as de l'obtenir contre tes accusateurs. Tu ne demandes que le retour de la paix ! l'oubli des haines particulières et le maintien de la liberté. Quelle subite métamorphose ! toi, désintéressé ; toi, philosophe ; toi, ami de tes concitoyens, de la paix et de l'ordre ? Je pourrais te citer cette maxime, quand un méchant fait le bien, il prépare de grands maux ; on a de la peine à supporter cette conversion subite ; cette ritournelle de ton ambition semble nous préparer une musique lugubre. Je puis me tromper, pardonne-moi ; j'ai le fanatisme de l'amour de ma patrie, comme tu possèdes celui d'une ambition particulière.

Tu peux avoir servi la révolution, j'en suis convenue moi-même ; mais tes excès en ont effacé, dans tous les cœurs, la reconnaissance. - Parcourons actuellement ta justification.

Tu t'es présenté à la tribune pour te laver de toutes les dénonciations dont l'échafaudage a été laborieusement élevé contre toi ; certes, il est beau d'être calomnié quand on peut terrasser ses ennemis ! Mais que tu es loin de ce triomphe de l'innocence qui ne laisse aucun doute sur l'accusé ! Je te plains, Robespierre, et je t'abhorre. Vois quelle différence entre nos âmes ! la mienne est véritablement républicaine, la tienne ne le fut jamais.

Si j'ai paru voter pour la monarchie, c'est que j'avais la ferme persuasion que cette forme de gouvernement était plus propre à *l'esprit français*. Mais pourrais-tu disconvenir toi-même que mes principes en soient moins purs ? Et si j'ai cherché, comme Mirabeau, à conserver la monarchie constitutionnelle, c'était pour le bien de tous, tu dis que tu n'as cherché à la détruire que pour l'amour de toi seul ! Descend dans le dédale de ta conscience, et démens-moi si tu l'oses !

Tu imputes à Louvet de t'accuser d'avoir influencé les Jacobins, le Conseil-général de la Commune, Les Assemblées primaires, l'Assemblée électorale. Oh ! je t'accuse, moi et tout un public ! Je vais, par cette authenticité, te combattre, te confondre, et te terrasser avec tes propres armes.

« Tu ne sais pas ce que c'est qu'un despotisme d'opinions, à moins que ce ne soit l'empire de la vérité. Or cet empire n'est pas personnel à un homme, il appartient à tous ceux qui défendent les principes de la raison universelle. »

Tu conviendras, du moins avec moi, que les femmes n'en sont point exclues ; jamais tu n'aurais mieux parlé, mais tu n'aurais été plus éloquent, plus persuasif, si c'eût été ton langage naturel. Juges quels avantages ont sur toi les vrais philosophes, tu bouleverses les esprits sans les persuader ; et Pétion, au contraire les ramène ; il enflamme le cœur de l'âme par cette bienfaisante vérité ; et par un dernier trait de sa lumière, t'en étonner toi-même. Dis-moi, Maximilien, pourquoi redoutais-tu si fort, à la convention, les hommes de lettres ? Pourquoi t'as-t-on vu tonner à l'Assemblée électorale contre les philosophes à qui nous devons la destruction des tyrans, le restaurateurs des gouvernements et les vrais soutiens du monde ? Voulais-tu instruire les citoyens par l'ignorance de la Convention, et en faire

une assemblée de goujats ? Ne prétendais-tu pas plutôt dominer sur elle ; réponds-moi je t'en conjure ?

Quoique tes discours soient pleins de sophismes, on ne peut te refuser que tu ne possèdes une connaissance parfaite des révolutions, de la vie et des mœurs des grands conquérants ; mais de grâce, ne te compares jamais avec les sages d'aucun pays. Sais-tu la distance qu'il y a de toi à Caton ; celle de Marat à Mirabeau, celle du maringouin à l'aigle, et de l'aigle au soleil ? Tu peux te dire seulement la caricature de ces grands hommes. Tu comptes beaucoup sur les travers de la pauvre espèce humaine ; mais dans le siècle des lumières, vouloir la replonger dans les ténèbres de l'ignorance, c'est tenter l'impossible, c'est pousser trop loin l'audace et l'ambition. Je suis persuadée, malgré ta subite modestie, que tu te repais encore de l'espoir frivole de monter au degré des usurpateurs anciens et modernes. Cromwell caresse ta raison et Mahomet la subjugue ; pour égaler ces scélérats, il n'est pas besoin de fortune. Un caprice, un engouement populaire, une extravagance révolutionnaire peut faire un prodige, et donner le sceptre à un intrus. Tu sais encore que le bonheur comme le malheur a ses variations. Frédéric a été plus insensé que toi ; tu n'as rien à perdre et tu joues gros jeu. Courage, Maximilien, tente la fortune jusqu'à extinction, renverse dans sa naissance le gouvernement qui a réuni les constitutionnels aux républicains ; mais la sainte philosophie entravera tes succès ; et, quelque soit ton triomphe du moment et le désordre de cette anarchie, tu ne gouverneras jamais des hommes éclairés ; aussi tu n'as tourné tes regards que sur le triumvirat. Tu n'as point d'argent ? dis-tu, mais tu as des amis qui t'ont déjà fait quelques avances, et qui t'en feraient bien encore pour partager avec toi le rang suprême ! On les connaît, ils sont d'un sang, coupable et proscrit ; et ce misérable Marat, qui vient de sortir triomphant de sa caverne, couvert de l'ignominie générale, et qui secoue de nouveau, dans ses feuilles pestilentielles, les brandons des furies : ce misérable Marat, dis-je, n'est que le polichinelle de ce projet insensé ; chacun lui jette la pierre, chacun de vous le renie. Ce *moderne Nostradamus* va se voir forcé de nouveau à croupir dans son antre souterrain. O Maximilien ! Maximilien ! tu proclames la paix à tout le monde et tu declares la guerre au genre humain ; mais je veux profiter de ton amnistie ; fais moi grâce, je t'en conjure.

C'est moi, moi Maximilien qui suis l'auteur de ton pronostic ; moi, te dis-je, Olympe de Gouge, plus homme que femme.

Tu donnerais ta vie, dis-tu, pour concourir à la gloire et au bonheur de notre commune patrie.

Voyons, Robespierre, tiens-nous parole, délivre ton pays.

S'il ne faut que ma vie pour t'y encourager je suis prête à la donner à ma patrie. Te rappelles-tu ce jeune Romain qui se précipita au milieu du Forum, pour calmer les passions et rétablir la paix dans la république ? Sauras-tu l'imiter ? Tu ridiculises la sensibilité, l'humanité de nos philosophes, les plus beaux dons de la nature. La vie de milliers d'hommes n'est rien à tes yeux ; par conséquent, la tienne te doit être indifférente. Tu dois posséder ce courage stoïque des grandes âmes.

Pour moi, je te l'avoue, je suis avare du sang de mes concitoyens ; mais s'il ne faut que verser le mien pour les sauver, je saurai le répandre. Nous n'avons point de gouffre entrouvert, nous n'avons point de bourreaux, exceptés tes massacreurs, qui voulussent se charger de cette expédition. Robespierre ! auras-tu à ton tour le courage de m'imiter ?

Je te propose de prendre avec moi un bain de la Seine ; mais pour te laver entièrement des taches dont tu t'es couvert depuis le 10, nous attacherons des boulets de seize ou de vingt-quatre à nos pieds, et nous nous précipiterons ensemble dans les flots. Ta mort calmera les esprits et le sacrifice d'une vie pure désarmera le ciel. Je suis utile à mon pays, tu le sais ; mais ton trépas le délivrera du moins du plus grand fléau, et peut-être ne l'aurai-je jamais mieux servie : je suis capable de cet excès de patriotisme. Voilà le courage de ces grands caractères que tu peins toi-même, et que tu ne connus jamais. « On peut outrager les vertus ; mais leur mémoire vivra toujours, » tu as raison. « Les petits factieux passent, les grands caractères restent. »

Il est trop plaisant que tu fasses toi-même leur apologie et ton procès ! Médiocre et orgueilleux avec tes supérieurs en mérite et en talents ; rampant et imposteur avec le peuple, voilà ton portrait. Dis-moi actuellement quelle sera ta place dans les pages de l'histoire, et lève tes yeux si tu l'oses, sur le modèle des philosophes et de magistrats du peuple. Médite bien la lettre de Pétion et vois la distance immense qui vous sépare.